



André Durand présente

“*Le lys dans la vallée*”

(1835)

roman de BALZAC

(290 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l’examen de :

l’intérêt de l’action (page 2)

l’intérêt littéraire (page 3)

l’intérêt documentaire (page 3)

l’intérêt psychologique (page 4)

l’intérêt philosophique (page 7)

Bonne lecture !

Résumé

Le narrateur, Félix de Vandenesse, raconte comment, après une enfance et une adolescence malheureuses où il a été sevré d'affection, il fit des études qui, l'ayant épuisé, l'ont amené, en 1814, à venir se reposer en Touraine où il retrouva une femme inconnue qui, dans un bal, l'avait frappé par sa beauté au point qu'il avait osé baiser son dos nu. Madame de Mortsauf vivait dans un domaine de la vallée de l'Indre, avec son mari, vieil aristocrate, ancien émigré aigri et presque dément, et ses deux enfants à la santé fragile. Elle agréa son amour, mais s'interdit d'y céder par scrupules sociaux et religieux, et s'employa à l'épurer en une passion platonique et presque mystique, prétendant, elle qui était de sept ans son aînée, l'aimer comme un fils. Il devint son confident et lui apporta le réconfort dont elle avait tant besoin. Doté des sages conseils qu'elle lui avait laissés, le jeune homme retourna à Paris. Ayant aidé Louis XVIII pendant les Cent-Jours, il occupa, dans son entourage immédiat, un poste important, devint une personnalité parisienne dont la mélancolie et la chasteté étaient réputées. Mais une Anglaise hardie, lady Dudley, décida de faire sa conquête. Flatté, séduit, Félix céda à ses avances, tout en s'efforçant de conserver à Mme de Mortsauf la fidélité du cœur. Mais elle ne pouvait accepter ce partage : torturée par la jalousie, elle se laissa mourir.

Analyse

Intérêt de l'action

Cette première étude des "*Scènes de la vie de province*" est un grand roman d'amour, où le lecteur est tenu en haleine par une relation platonique qui est pourtant un amour absolu. Habilement construit, le récit se partage en deux lettres : dans la première, qui fait presque la totalité du livre, Félix confesse à sa fiancée les raisons de sa mélancolie ; dans la seconde, brève et spirituelle, épigrammatique et tout à fait déconcertante, qui constitue l'épilogue, sa correspondante, Nathalie de Manerville, rend ironiquement sa liberté à Félix dont « *la vie est dominée par un fantôme* », image de « *la perfection terrestre* », et lui conseille de ne pas faire ces confidences à la quatrième femme qu'il aimera. Ainsi, l'histoire est encadrée par cette ouverture et cette conclusion au ton persifleur et mondain, qui créent un effet de contraste par rapport à la longue effusion lyrique, ton dominant du roman qui n'est pas vraiment clos : Félix est comme abandonné, projeté dans un futur qu'il ne maîtrise plus.

Mais l'histoire elle-même, précédée d'un prologue, narration très ramassée de l'enfance et de l'adolescence de Félix, préparant et expliquant son comportement amoureux lors de l'éblouissante apparition d'Henriette, peut être vue comme une tragédie en cinq actes (les cinq séjours à Clochegourde) comportant une progression dramatique. Dans les trois premiers actes, le bonheur d'aimer domine ; toutefois, la souffrance de l'insatisfaction charnelle est de moins en moins contenue. Le quatrième acte voit l'apparition de la jalousie, ressort dramatique essentiel. Le cinquième est celui de la séparation et de la mort.

Deux points d'orgue sont apportés par les deux longues lettres d'Henriette à Félix qui, se situant à deux moments dramatiques (une séparation provisoire, puis une autre définitive), font porter deux éclairages intenses sur la personnalité d'Henriette. Dans le deuxième cas, la lettre, prolongeant sa présence au-delà de la mort, accentue l'émotion et constitue une sorte de chant funèbre.

Le roman est soumis à un rythme alternatif, qui n'a rien de mécanique, qui correspond aux périodes de présence à Clochegourde de Félix et à celles d'absence (Paris, Gand, la Vendée). Dans la réalité, les séjours à Clochegourde ne durent que quelques semaines alors que ses absences se prolongent sur plusieurs années. Mais le temps romanesque est inversé par rapport au temps réel. Qu'en déduire ? Que, bien que la carrière politique et mondaine de Félix se déroule à Paris d'août 1814 à octobre 1820, sa vie n'a de sens que par rapport à Henriette : le reste est du domaine de l'éphémère et de l'insignifiant. Cet effet de rétrécissement ou d'accélération du temps vécu sans Henriette est encore plus saisissant après sa mort : quinze années de vie (1820-1835) sont évoquées en deux pages, comme si cette vie, dès lors, était aspirée par un vide intemporel.

Intérêt littéraire

D'un romantisme débridé quant aux sentiments, ce roman ne l'est pas moins par l'expression qui est poétique. Ce romantisme comporte parfois un aspect un peu désuet par l'emploi d'une certaine emphase et le recours à la rhétorique. Dans les descriptions, le style de Balzac, chatoyant de notations de couleur et d'éclairage, parle aux sens. Les descriptions du "*Lys dans la vallée*", ces lumières liquides qui tombent de feuillages tremblants, ces « *ruches de tulle neigeuses* », cette ombrelle blanche dans l'ombre et le soleil annoncent l'impressionnisme, tel paysage de Claude Monet ou, plus près de nous, telle séquence de "*La partie de campagne*", ce mouvant poème d'eau et de feuilles. L'abondance des images (comparaisons, métaphores, symboles) est prodigieuse. Elles sont le plus souvent empruntées à la nature, parfois aussi à la langue biblique ou à l'Évangile. Leur étude détaillée montrerait combien elles amplifient poétiquement les états d'âme de mélancolie, de désespoir, de joie fugitive, du sentiment de la mort, etc. Le titre du roman indique le grand symbole, plein de sens et de résonances, que Balzac y développe, qui exprime l'union lyrique du personnage et du paysage (Mme de Mortsauf est bien « le *lys de la vallée* ») et dont la reprise répétée représente autant d'aspects de l'amour de Félix, y compris l'élan mystique vers Henriette (référence au "*Cantique des cantiques*"). Parfois, la comparaison sert à des fins esthétiques : « *La lumière filtrée dans les feuillages produisait, sur le sable des allées, ces jolis jours qui ressemblent à des soieries peintes.* » Le rythme donne au roman l'allure d'une longue élégie, « *la plus émouvante élégie* » traduisant les états d'âme des personnages à dominante mélancolique ou désespérée. La phrase, assez longue, se déploie alors comme un chant au rythme souple, aux sonorités douces, telle une strophe harmonieuse, pour évoquer une espèce de chant funèbre : « *Hélas ! nous avons tous dans la vie un Golgotha* », ou bien pour exprimer une joie fugitive : « *Combien de fois...* ». Parfois, l'ivresse du langage tourne au délire, comme dans la scène du bouquet où les noms insolites de fleurs au lecteur inconnues, lettres, sons et couleurs, peignent d'effervescentes visions qu'on croirait surprises par le pinceau d'un génie schizophrène. Souvent, dans le récit de l'agonie par exemple, le roman est emporté par une marée sonore d'où se détachent, dans de longues phrases mélodieuses, les thèmes de la joie ou de la douleur. Souvent aussi, comme l'archet trop fort appuyé sur la corde trop tendue, un son discordant, un grincement de la phrase surchargée qui casse, déchirent cette harmonie, comme il arrive dans le premier portrait de madame de Mortsauf à Clochegourde, grimaçant de comparaisons, où un orientalisme de pacotille dépare le dessin. Balzac tombe parfois dans le pathos, ainsi dans la réponse qu'adresse Mme de Mortsauf à Félix : « *Ma confession ne vous a-t-elle pas montré les trois enfants auxquels je ne dois pas faillir, sur lesquels je fais pleuvoir ma rosée réparatrice et fais rayonner mon âme sans en adultérer la moindre parcelle ? N'aigrissez pas le lait d'une mère !* » Or Jacques et Madeleine ont plus de dix ans et le troisième enfant, c'est leur père. Ces quelques taches ont fait condamner le goût de Balzac par les puristes qui le trouvent grandiloquent, sacrifiant à des outrances sentimentales et aux audaces du romantisme. Mais Balzac, surtout dans les dernières pages, pratique aussi la phrase courte, sèche, sarcastique, qui fait mal : « *Quand vous avez fait quelques phrases sentimentales, vous vous croyez quitte avec son cercueil.* »

Intérêt documentaire

Dans "*Le lys dans la vallée*", titre qui a un caractère floral, roman qui appartient au cycle "*Scènes de la vie de campagne*", Balzac a voulu « *aborder la grande question du paysage en littérature* ». Effectivement, le paysage est le cadre de l'action. Balzac chante la vallée de l'Indre, tendre et pastorale de Montbazon à Saché, où il a écrit son roman et d'où il pouvait contempler un beau site, un « *val d'amour* », au centre duquel rayonne Clochegourde, « *castel ouvragé comme une fleur, et qui semble ne pas peser sur le sol* ». De longues pages donnent lieu à une description minutieuse et pittoresque (la rivière, les plantes qui la tapissent, les barques, un pont, des peupliers, quelques moulins, une lande et, animant tout cela, des meuniers, des pêcheurs, des vendangeurs). Ce paysage, Balzac le peint avec tendresse, transfiguré par les yeux d'un amoureux. Il ne se modifie pas seulement selon les saisons ou les heures du jour, mais en fonction de l'état d'âme des personnages.

Il participe aux émotions du héros. Plus profondément, il ne se borne pas à refléter les sentiments, mais même les suscite, les modifie ou prédispose à les éprouver (les courbes voluptueuses de l'Indre). On peut même dire que, parfois, la nature secrète le personnage : « *Si cette femme, la fleur de son sexe, habite un lieu dans le monde, ce lieu, le voici.* » Et plus loin : « *Elle demeurait là, mon cœur ne me trompait point.* » Il y a là un sens de la vie immense et secrète de la nature, il faut comprendre son muet langage d'amour et le transmuier en sentiments humains : les fleurs, avec leurs parfums, leurs couleurs, leurs formes, brisent l'interdit entre Félix et Henriette, les amènent à se rejoindre dans ce mélange de pureté et de volupté qui émane d'elles : instant de réconciliation de la chair et de l'esprit. Le thème de l'amour envahit le paysage, la nature en extase réagissant sur les personnages. Rencontres, séparations, réconciliations ont pour cadre ces jardins où l'on n'aime que métamorphosé, et l'héroïne reste pure en revêtant la robe blanche qui lui donne l'aspect de l'ange, de l'étoile ou du lys.

Le roman appartenant à "*La comédie humaine*" participe au tableau de la société française sous la Restauration, est inscrit dans l'Histoire qui est en arrière-plan. Bien que l'essentiel du roman se déroule à Clochegourde, toute l'histoire de la France d'août 1814 à octobre 1820 est discrètement évoquée : la première Restauration, l'exil provisoire de la Cour à Gand, la tentative de soulèvement de la Vendée, le retour définitif de la monarchie, l'occupation étrangère, l'octroi de la Charte par Louis XVIII. On assiste à un retour au conservatisme, comme si la période 1789-1814 n'avait pas existé. Les valeurs de l'Église et de la noblesse sont réinstaurées. Même Henriette, si lucide et critique, porte-parole de Balzac, ne remet pas en cause ces principes : « *Les Sociétés n'existent que par la hiérarchie.* »

Au sommet, se trouve Louis XVIII, un survivant du XVIII^e siècle, libéral et indulgent, à l'humour caustique. La noblesse de Cour, résidant faubourg Saint-Germain, est représentée par M. de Lenoncourt. Sa femme est hautaine, sèche, pleine de morgue. Ces grands seigneurs ont retrouvé en un clin d'œil terres, pensions, charges : « *Le coup de baguette de la Restauration s'accomplissait avec une rapidité qui stupéfiait les enfants élevés sous le régime impérial.* » Dans le sillage de cette génération d'avant 1789, se glissent les jeunes ambitieux, courtisans et diplomates (les frères Vandenesse) qui pratiquent les plaisirs de société (femmes, jeu, chevaux, équipages). La noblesse de province est représentée par M. de Mortsauf. « *Statue de l'émigration* », il a servi dans l'armée de Condé, en est revenu ruiné, mais éperdument fidèle à la monarchie, patriote, sans ambition, mais rendu amer par l'ingratitude à son endroit. Il est d'un conservatisme aveugle, rebelle à toute innovation, qu'elle soit politique ou culturelle : « *Quel siècle nous prépare cet enseignement mis à la portée de tous.* » Seigneur terrien, il est réfractaire aux progrès des méthodes d'exploitation. La noblesse d'emprunt est représentée par M. de Chessel, né Durand, qui a acheté la terre des émigrés sous la Révolution et est assez habile pour survivre aux changements de régime ; malgré des revers électoraux momentanés, sa fortune lui donne de l'assise. La bourgeoisie et la paysannerie sont pratiquement absentes.

De plus, comme Balzac se passionnait pour les questions économiques, il a prêté ses préoccupations à Mme de Mortsauf qui, délicieuse créature angélique, fleur de spiritualité, est aussi une femme de tête : elle a les pieds sur terre et administre à la perfection la propriété agricole de son mari que l'émigration a ruiné. Félix joue un rôle lors des Cent-Jours, partant de Gand pour diffuser un message royal en Vendée, puis devient un collaborateur de Louis XVIII, qui est même un des personnages du roman (il s'amuse à appeler Félix « *mademoiselle de Vandenesse* »), et quitte la vie publique au moment de l'accession au trône de Charles X.

Intérêt psychologique

Ce roman d'amour est celui du désir empêché de Félix, du désir contenu de Mme de Mortsauf, les amants vivant un drame de la frustration, leur vocation depuis l'enfance. À cet amour défendu ne restent que des regards échangés, des pressions de la main, des mots à double entente, ces bouquets que les visions de l'amour fou métamorphosent en jardins de fleurs arborescentes. C'est que la nature entière se charge maintenant des passions tues : « *Nous nous aimions en tous les êtres, en toutes les choses qui nous entouraient...* ». Tout l'art du romancier consiste dans les

analyses ténues du sentiment et de ses nuances, dans l'intuition des secrètes ferveurs, des alternatives où la tendresse spontanée, puis contrite, puis rétractile, donne la clé des tourments intimes. Les incidents extérieurs comptent pour peu de chose, l'amour de deux amants faisant d'un désert un univers peuplé de sensations.

Le drame n'existe vraiment que par les deux amants. Monsieur de Mortsauf est un personnage plus ridicule que pathétique en dépit de sa condition d'ancien émigré. Malade imaginaire, il n'offre à sa famille que mauvaise humeur et incompréhension. Cet être très amer, très aigri, a besoin de sa femme sans vouloir le reconnaître. Se doute-t-il ou non de l'amour qui l'unit à Félix? n'est-il que le cocu classique, cocu et content qui se tait, par lâcheté ou par sagesse?

Lady Dudley traduit bien l'anglophobie de Balzac : c'est une caricature de l'Anglaise, de la femme sensuelle et dominatrice, qui, comme « *la plupart des femmes qui montent bien à cheval a peu de tendresse* ». Elle est continuellement analysée en opposition avec Mme de Mortsauf .

Les deux protagonistes sont nés d'une vérité autobiographique, Balzac, dans "*Le lys dans la vallée*", se livrant à une introspection, à une véritable auto-psychanalyse. Sa mère, en le privant d'amour, a créé en lui le besoin de lui trouver un substitut chez une femme plus âgée que lui. Son initiatrice fut, en effet, madame de Berny, mais elle avait vingt ans de plus que lui et n'a pas connu ce combat perpétuel contre la volupté, qui fait le pathétique de madame de Mortsauf à travers laquelle a donc été idéalisée celle qu'il appelait « *la Dilecta* », l'élue de son coeur. On a trouvé aussi à madame de Mortsauf l'affection un peu raisonneuse de madame Carraud. De la marquise de Castries, elle tient son prénom d'amour : Henriette. De madame Hanska, la riche admiratrice polonaise qui était devenue la bien-aimée lointaine avec laquelle il entretenait une correspondance très suivie ("*Lettres à l'étrangère*"), peut-être tient-elle son mari. Jusque dans la littérature, on a recherché les modèles qui ont pu inspirer l'écrivain. Au moins une influence indubitable est celle de "*Volupté*" de Sainte-Beuve, paru en 1834 et que Balzac voulut refaire pour se venger d'un article malicieux du critique. La madame de Couaën de Sainte-Beuve, un peu pâle, un peu froide, un peu fade, sans grande consistance romanesque, se refuse, elle aussi, à l'amour d'un jeune homme passionné.

Félix, à vingt et un ans, a encore le physique, les sentiments et les rêves d'un adolescent « *dont l'imagination est ardente, dont la vie est chaste* ». Frustré de l'amour maternel, à la première apparition d'Henriette, il s'éprend sur le champ de cette belle inconnue, se demande si elle est une femme ou un ange. Il remarque un parfum, des épaules mais « *de pudiques épaules qui avaient une âme* ». Son baiser incontrôlé tient de l'amant et du fils : « *Je me plongeai dans ce dos comme un enfant qui se jette dans le sein de sa mère* ». Il brûle de la retrouver. Aussi, dans la vallée, sensible à mille harmonies indéfinissables entre la nature et sa passion, avant même d'y avoir vu Mme de Mortsauf, il sait, par l'immédiate évidence d'une mystérieuse correspondance, qu'elle ne saurait vivre que dans ce cadre admirable qui, à son tour, contribue à sa connaissance intuitive de l'être aimé. Sous l'emprise de son idole, le sigisbée, qui serait d'un tempérament très ardent et très sensuel, qui ne serait bridé par aucune contrainte morale, parvient plusieurs années, en dépit de la violence de son désir, bien que vivant sous le même toit, partageant les intimités d'un même foyer, à tendre, comme elle le lui demande, à l'amour vrai, à accepter l'idée de l'excellence du renoncement et du sacrifice. C'est d'une invraisemblance effrénée, mais cette tentative de sublimation du désir en amour platonique est favorisée par sa conception chevaleresque des relations avec la femme, à base d'amour courtois (Henriette devient « *la Dame aux mains de laquelle reluit la couronne promise aux vainqueurs du tournoi* ») ; par son idéalisation de la femme aimée qui aboutit à une tentative d'union mystique (Henriette se présente comme « *l'étoile et le sanctuaire. Vous serez ma religion et la lumière.* » Dans des litanies, l'union des âmes s'efforce de reléguer le désir) ; par la satisfaction d'orgueil à pratiquer le renoncement (il éprouve alors « *les contentements qui suivent de tacites immolations* »).

Mais, l'adolescent prolongé devenant un homme (1817-1820) à la virilité de plus en plus exigeante et qui n'est pas soumis aux interdits religieux profondément ancrés en Henriette, il apparaît tout de même plus tard qu'il lui est impossible de dominer indéfiniment ses sens par l'amour platonique. D'où sa liaison avec lady Dudley, l'écartèlement vécu pour un temps dans le compromis et la bonne conscience assez naïve : « *Je pensais que ces plaisirs étaient un moyen d'annuler la matière et de rendre l'esprit à son vol sublime* ». Mais la mort d'Henriette, l'attitude de Madeleine font éclater cette

bonne conscience, créent un regret stérile, entraînent la défaite définitive de l'âme. Seule la mort d'Henriette fait taire la chair : dérisoire victoire.

Il est l'éternel vaincu. Malgré l'intensité de son désir, hésitant, inconséquent, il n'a jamais eu l'audace de tenter de posséder Henriette qui le lui reproche pudiquement sur son lit de mort : « *J'ai parfois désiré de vous quelque violence* ». Il est le jouet de la passion de lady Dudley, dont le désir hystérique et les raffinements de volupté le submergent. Il est ensuite abandonné par elle. Méprisé par Madeleine, il reçoit, pour finir, un camouflet humiliant de Natalie qui refuse de remplir le rôle resté vacant d'amante-mère. C'est un Rastignac manqué, plus proche du Rubempré des "*Illusions perdues*".

Face au faible Félix se trouve la forte Mme de Mortsauf, car "*Le lys dans la vallée*" ne se contente pas d'être un roman d'amour qui finit tristement. Le couple Henriette-Félix reproduit la division de l'humanité, chère à Balzac entre les forts et les faibles, entre les dominateurs et ceux qui sont broyés par la vie. Elle est « *la femme vertueuse fantastique* » qui est aussi belle que vertueuse. Cependant, le génie réaliste du romancier veillait, et l'héroïne, parée de toutes les séductions du corps, de l'esprit et de l'âme, n'est pas une abstraction éthérée : sans rien perdre de son charme et de sa pureté, elle a la vérité complexe d'un être de chair, elle est dotée d'une nature idéaliste et positive à la fois.

Son portrait physique frappe par la combinaison d'une beauté physique éclatante, qu'elle conserve en dépit de l'âge et de deux maternités (cette paradoxale affirmation : « *Quoiqu'elle fût mère de deux enfants, je n'ai jamais rencontré dans ce sexe personne de plus jeune fille qu'elle.* ») et de la spiritualité qui s'exprime à travers le rayonnement sensuel ; ce qui fait que cette femme n'inspire pas uniquement le désir.

Dans sa vie intérieure, on retrouve la même dualité :

D'une part, elle est animée d'un besoin d'aimer exacerbé par la longue frustration affective de l'adolescence : d'une mère sans tendresse, au lieu d'amour, elle reçut « *une blessante ironie* ». Elle lui inspira « *moins d'amour que de terreur* ». Cette frustration se poursuit dans un mariage imposé avec un homme précocement vieilli avec lequel il n'y avait donc ni plaisir physique ni échange affectif. Et l'amour maternel ne peut combler cette attente amoureuse. Femme malheureuse au cœur délicat meurtri par les grossièretés et les violences de son mari maniaque et malade imaginaire, elle est d'abord émue, un peu comme madame de Rênal devant Julien Sorel, par celui qui lui semble être encore un enfant. Un sentiment l'envahit peu à peu, la submerge d'amour pour un jeune homme qui l'admire, la console par un dévouement éperdu.

D'autre part, elle est animée par une volonté de puissance qui se manifeste sur trois plans. Elle est d'abord le chef de la famille. Malgré sa tyrannie puérile, M. de Mortsauf subit son ascendant. C'est elle qui gère le domaine, le fait fructifier grâce à de nouvelles méthodes de culture, surmontant l'esprit routinier du maître et des serviteurs. Elle explique son plan avec délectation à Félix au beau milieu de leurs dissertations amoureuses, calcule avec précision les profits qu'elle en attend en femme d'affaires avisée et énergique. Elle est aussi, par procuration, ambitieuse pour Félix. Clairvoyante, elle comprend les mécanismes de la société, détecte les moyens par lesquels il se fraiera un chemin à travers la jungle sociale. La hauteur de vue et la dignité d'âme n'empêchent pas le désir d'ascension. Inspiratrice de Félix, elle dirige la manœuvre grâce à laquelle il devient le confident du roi. Elle le recrée littéralement et le fait exister socialement à partir de son insignifiance de petit noble de province. Elle est un Vautrin qui aurait de l'honneur.

Enfin, elle est une amante dominatrice. Jusqu'à sa mort, elle impose sa chasteté à Félix. Au-delà de la mort, elle veut le garder à elle en lui imposant d'épouser Madeleine. Elle meurt moins de maladie que dévorée par la force de sa passion, de « *faim* » et de « *soif* ». « *J'avais soif de toi. La faim, les désirs trompés poussaient au combat égoïste de la vie contre la mort. Ses lèvres décolorées se tendirent alors sur ses dents de loup.* » Elle meurt révoltée par excès d'amour, comme le père Goriot.

Cette volonté de puissance va jusqu'à un besoin d'absolu, se manifestant sous deux aspects. D'abord, une pratique religieuse très profondément sincère et assidue : la prière du soir, son recueillement à l'église où « *la foi communiquait à son attitude je ne sais quoi d'abîmé, de prosterné, une pose de statue religieuse, qui me pénétra* » ; c'est donc par un subterfuge de casuiste, qui est autant celui de Balzac, que la fervente catholique prétend aimer Félix comme un fils, et même lui

destiner sa fille. Puis elle manifeste l'illuminisme mystique d'une disciple de l'ésotériste Saint-Martin, « *le philosophe inconnu* », l'apôtre en France du mysticisme de Swedenborg. Il lui a enseigné « *la lumière de l'amour céleste et l'huile de la joie intérieure* ». Ainsi s'est développé en elle un don de seconde vue et de prophétie. Aussi bien Félix et même M. de Mortsauf la définissent souvent comme un « *ange* », un « *séraphin* », une « *martyre* », une « *sainte* », une « *fleur sidérale* ».

En conséquence, le bonheur terrestre n'existe pas, ou l'on n'y peut accéder que par la souffrance : « *Nous devons passer par un creuset rouge avant d'arriver saints et parfaits dans les sphères supérieures.* »

Femme chrétienne, épouse et mère, devenue amoureuse d'un très jeune homme, tentée d'infidélité à l'égard d'un mari qui est un bourreau, elle résiste à cet amour au nom de ses enfants et de la religion, elle n'a d'autre ressource que de tenter une sublimation du désir qui prend différentes formes. Celle de l'amour maternel qui semble pouvoir satisfaire son intense besoin de se donner : elle est la déesse mère entrevue par Félix dès son premier séjour à Clochegourde. Elle déclare : « *Mes enfants, je les enfanterai de nouveau tous les jours.* » M. de Mortsauf, vieil enfant tyrannique, est lui-même l'objet d'une sollicitude toute maternelle : « *Mon cœur est comme enivré de maternité.* » Et, par rapport à Félix, elle tente désespérément jusqu'à la fin de se convaincre que telle est la nature du sentiment qu'elle éprouve pour lui, sentiment rendu vraisemblable à cause de la douloureuse enfance de celui-ci, qui a été comme « *une longue maladie* » et de son apparence chétive. Au bal, « *trompée par ma chétive apparence, une femme me prit pour un enfant. À vingt ans passés, si malingre, si délicat.* » La sublimation du désir s'opère aussi par la reconnaissance pour le dévouement de Félix, soit qu'il affronte pour l'amour d'elle les humeurs du mari, soit qu'il le soigne avec dévouement. Elle « *couvrait les témoignages de sa tendresse du brillant pavillon de la reconnaissance.* » La sublimation s'effectue encore par le langage des fleurs dont la pureté ambiguë n'est qu'une expression voilée, à peine refoulée, du désir.

Mais la sublimation subit un échec final qu'elle aurait pu subir auparavant. Pour Balzac, le jeu des passions peut à chaque moment changer la face des choses, bouleverser les intentions et les décisions les mieux assurées. Mme de Mortsauf aurait pu, à chaque minute, succomber : un baiser volé tel soir, dans telle circonstance, et tout changeait. Ce ne sera toutefois qu'à la fin que la jalousie, à la découverte que Félix a succombé à la séduction de lady Dudley, apparaît par deux gestes significatifs trahissant l'impétuosité du désir et le besoin de vengeance. Surtout, lors de son agonie, mourant d'inanition, dans un long et bouleversant cri de rage et de révolte : « *J'ai bien soif, j'ai faim...* », elle révèle la réalité charnelle, longtemps contenue, de son attachement pour Félix. Elle aurait subi les assauts de la tentation qu'elle avoue aussi dans sa lettre posthume : « *Ni le temps, ni ma ferme volonté n'ont pu dompter cette impérieuse volupté.* » Au terme de cette lettre, elle constate que les exigences de la chair ne sont pas moins fortes chez elle que chez sa rivale : « *Je ferai des folies comme lady Dudley* ». Ce sont, dit l'abbé qui l'assiste, « *les fleurs fanées de sa jeunesse qui fermentent en se flétrissant.* »

Cette scène pathétique a fait l'objet de tout un débat : la critique, les amies mêmes de Balzac, déploraient que la pureté de l'héroïne fût ternie, au dernier moment, par cette révolte, par ces accents trop humains. Il répondait que « *la lutte de la matière et de l'esprit est le fond du christianisme* », et rappelait qu'aux « *imprécations de la chair trompée, de la nature physique blessée* » succède « *la placidité sublime de l'âme, quand la comtesse est confessée et qu'elle meurt en sainte* », scène édifiante et assez conventionnelle où elle montre une attitude d'acceptation de la mort et l'expression d'un repentir chrétien. Mais elle meurt si exemplairement sainte, si atrocement sainte, que nous en venons à nous demander si les saintes ne se nourrissent pas du plus pur feu de l'enfer.

Intérêt philosophique

Balzac veut montrer qu'à côté des grandes épopées existent des épopées intimes, nourries de faits quotidiens, qui ont moins d'éclat que l'Histoire officielle, mais n'en sont pas moins passionnantes car elles sont l'histoire du cœur humain : « *La bataille inconnue qui se livre dans une vallée de l'Indre entre Mme de Mortsauf et la passion est peut-être aussi grande que la plus illustre des batailles connues.* » Avec ce personnage, il dénonce la condition féminine, qui est un thème romantique, et il

montre que, pour lui, la passion est une force mais que ses ravages sont effroyables : elle détruit l'être qu'elle envahit.

Balzac lui-même a défini le sens de son roman comme étant la lutte de la matière et de l'esprit. Mais ce conflit n'est pas vécu dans les mêmes termes en raison de la différence de maturité des deux partenaires.

Pour la première fois chez Balzac, la religion, ou la religiosité romantique, tint une part dans le drame que vivait son héroïne. "*Le lys dans la vallée*" baigne dans une atmosphère religieuse particulière associant la nature à l'émotion pieuse, à l'exaltation et à l'appel de l'au-delà : de la sorte ce roman illustre le thème central du "*Génie du christianisme*" de Chateaubriand. D'abord, la religion raffinerait chez la femme la délicatesse du cœur. Puis elle rendrait plus ardent le plaisir de la chute par le contraste des émotions, Balzac ignorant, en fait, que le péché, même de pensée, ne peut cohabiter avec l'amour de Dieu dans un cœur fervent, que la tentation à l'état de crise aiguë ne peut durer tant d'années, qu'aucun directeur de conscience (il est vrai que Mme de Mortsauf a choisi le débonnaire abbé Birotteau) ne pourrait tolérer un tel risque, pour sa protégée, de mourir en état de péché mortel. Enfin, la vertu répressive du catholicisme prendrait toute sa signification avec cette femme pieuse et déçue, cette créature angélique que la mort tranchera dans sa splendeur immaculée. Balzac passe donc ici de la morale sociale à la morale sociale à la morale individuelle, du plan doctrinal à celui de la casuistique. Il pense même que le protestantisme est « *la mort de l'art et de l'amour* », parce qu'il exempte l'amante du scrupule moral. Son système religieux est un catholicisme formaliste et traditionnel se complétant et s'épurant dans l'illumination martiniste. Car, plus encore que l'influence chrétienne, joue celle de l'occultisme propagé d'abord par Swedenborg, puis par Saint-Martin. Ce dernier est fréquemment invoqué par Henriette qui l'a reçu plusieurs fois à Clochegourde. Le martinisme, ou affirmation de la correspondance entre la terre et le ciel, de la communication du visible et de l'invisible, est une conviction profonde de Balzac, thème de "*La peau de chagrin*", de "*Louis Lambert*" et de "*La recherche de l'absolu*", écrits de 1831 à 1834. En 1835, Séraphita, par une sorte d'ascèse, devient une créature désincarnée, purement angélique. Henriette, sa sœur terrestre aux aspirations contradictoires, est en quelque sorte le contrepoint de la mystique Séraphita.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)